

Révolutions en statistique



Theodore M. PORTER

Professeur d'histoire, Université de Californie Los Angeles (UCLA)

Bien qu'Alain Desrosières ait été formé en statistique dans les institutions françaises de statistique publique, et particulièrement grâce à l'enseignement de Pierre Bourdieu à l'ENSAE, il accordait aussi une importance particulière à un groupe de recherche qui s'est réuni à Bielefeld, en Allemagne, en 1982 et 1983. Le travail de ce groupe, qui échangeait exclusivement en anglais, portait sur « La révolution probabiliste », et a produit un ouvrage en deux volumes rassemblant des articles, ainsi qu'un travail synthétique collectif intitulé *The Empire of Chance* (« L'empire du hasard » non encore traduit en Français). L'organisateur du projet, Lorenz Krüger, était un philosophe. Il avait traduit des essais de Thomas Kuhn en allemand, et il admirait le travail de Ian Hacking sur les probabilités, en particulier un livre sur les XVIIe et XVIIIe siècles intitulé *L'émergence des probabilités*. L'idée de Lorenz Krüger était que la montée progressive des conceptions probabilistes de la nature et de la société entre 1800 environ et 1930 constituait une révolution intellectuelle, par laquelle le hasard s'était insinué dans des champs scientifiques de plus en plus nombreux, transformant une conception déterministe du monde en une conception probabiliste.

Au cours du travail, quelques-uns des outils de mesure et de quantification les plus banals se trouvèrent acquérir une éminence qui avait été complètement absente dans la formulation initiale du projet. Les chercheurs durent prendre en compte les spécificités de diverses disciplines, et, avec ces spécificités, la « disciplinarisation » de l'usage public et administratif des nombres. Dans le deuxième chapitre de son livre *Pour une sociologie historique de la quantification*, intitulé « L'histoire de la statistique comme genre », Alain Desrosières explique comment, bien que l'accent ait été mis sur la théorie dans la préparation du projet Bielefeld, le déroulement de ce projet a été complètement différent. De ces volumes, il a forgé l'idée d'une histoire sociologique qui montrerait comment les outils et les conceptions de la statistique se sont développés dans toute une gamme de sujets et de disciplines, impliquant des problèmes pratiques aussi bien que scientifiques.

Cependant, Alain Desrosières élaborait une approche de l'histoire et de la sociologie de la statistique, et aussi une sociologie philosophique de la statistique, qui fut son œuvre personnelle et originale. Il « resta à l'Insee », littéralement aussi bien qu'intellectuellement, et ce fait résume

de nombreux aspects de sa trajectoire intellectuelle. Finalement, il n'était pas très soucieux des sciences de la nature ; ce qui l'intéressait, c'était le champ social, et particulièrement les outils et les méthodes qui ont joué un si grand rôle dans le gouvernement des sociétés. Certains de ces outils étaient hautement concrets et terre-à-terre. Il s'est beaucoup intéressé aux classifications, pas seulement aux catégories présentes dans les dénombrements des recensements, mais à la dynamique qui les a créées et maintenues. « Comment faire des choses qui se tiennent » fut le titre d'un de ses premiers et de ses plus importants articles. Son petit livre avec Laurent Thévenot sur *Les catégories socio-professionnelles* mettait en lumière un mélange de facteurs, incluant la division du travail, les formes de socialisation et d'éducation, et les outils de recensement, qui ont permis à des identités professionnelles de prendre corps de façons subtilement différentes en France, en Allemagne, et dans les pays Anglophones.

Dans son livre le plus important, *La politique des grands nombres*, la partie peut-être la plus originale était le matériau sur l'histoire de l'échantillonnage, dont il résumait la définition par : « prendre la partie pour le tout ». En fin de compte, il soutenait le point de vue de la science statistique du XXe siècle, selon lequel ce sont les méthodes probabilistes qui ont donné la solution du problème de l'échantillonnage. Cependant, il identifiait les origines de l'échantillonnage dans une approche des sciences sociales qui apparaît comme anti-statistique. Il s'agit de la méthode des monographies de Frédéric Le Play, grâce à laquelle cet auteur espérait soutenir, ou recréer, dans l'Europe postrévolutionnaire (et spécialement en France) les traditions évanescences du paternalisme seigneurial et patronal. En plus de l'émergence des techniques statistiques permettant de mesurer ou de quantifier à partir d'un échantillon, Alain Desrosières s'intéressait sérieusement aux nouvelles formes de société et de gouvernance qui se développaient en même temps.

Ces relations entre statistique et gouvernance forment, à mon avis, le sujet le plus important traité par Alain. Après *La politique des grands nombres*, il étendit sa recherche à bien d'autres sujets, fournissant de l'inspiration à beaucoup de personnes qui furent de fait ses élèves, même s'ils ne le furent pas toujours de droit. Son objet, aussi bien que ses méthodes, au début focalisé sur la sociologie historique de la statistique, s'agrandit pour inclure presque la totalité du champ de la quantification économique ou sociale. Ceci inclut l'histoire de l'économétrie, sur laquelle il était tout-à-fait expert, mais aussi ces outils humbles et éminemment pratiques que les agences d'État et les administrations utilisent pour enregistrer et pour compter. Il devint expert sur les outils de comptabilité nationale, et en même temps de comptabilité d'entreprise. Un groupe comptable à la « London School of Economics », dirigé par Anthony Hopwood et la revue « Accounting, Organizations and Society » lui offrit de nouveaux problèmes et de nouveaux outils à étudier, dans lesquels il s'investit avec passion. Pourtant, les données comptables ne sont pas souvent distinguées de données statistiques. Et c'est particulièrement le cas pour les chiffres publics ou les statistiques officielles.

L'intersection de la comptabilité et des statistiques en tant que types d'information lui fournit une base pour ce que je considère comme une de ses formulations les plus intéressantes. Elle concerne la relation entre la statistique et les diverses formes d'économie politique. Sans supposer une correspondance fonctionnelle parfaite, il a montré comment des schémas économiques tels que l'ingénierie économique, le libéralisme de marché, l'état providence et le keynésianisme avaient chacun ses exigences vis-à-vis de la statistique et ses propres modes de calcul. Par rapport à ces divers types de gouvernance, la statistique, selon lui, est à la fois une réponse et un outil qui aide à les rendre possibles. Au moment où il s'est attaqué à ce sujet, il était particulièrement soucieux d'un type de politique économique que l'on commençait à discerner dans les années 1980, que Michel Foucault et d'autres commençaient à appeler néolibéralisme. Bien qu'il fût passionnément intéressé par la politique et profondément Français, comme j'ai pu m'en rendre compte en observant sa détermination à récupérer des journaux français lorsqu'il était à l'étranger, il ne prenait pas de positions fortement partisans. Certainement, il était

préoccupé par les conséquences du gouvernement au moyen d'indicateurs et de *benchmarking*, ou par l'intervention de pseudo-marchés ou de marchés artificiels dans la poursuite d'objectifs publics. Il croyait par-dessus tout à la valeur d'une information publique, et à l'importance que l'Insee maintienne une indépendance nécessaire pour fournir les statistiques dont le public avait besoin.

Alain Desrosières réunissait d'une manière exemplaire un fort sens de sa nationalité, d'être et de parler Français, avec une ouverture cosmopolite aux idées et aux outils intéressants où qu'il les trouve. Il utilisait sa profonde connaissance de la France comme une base pour étudier les statistiques ou l'économie des Etats-Unis ou de la Grande-Bretagne, de la Norvège et des Pays-Bas. Et ces études à leur tour lui ouvraient de nouvelles manières de comprendre l'expérience française. Tout en participant à des démarches académiques internationales comme l'histoire conceptuelle des probabilités et la sociologie de la comptabilité, il était capable de faire avancer un programme de recherche qui continuait à être ancré dans l'économie politique de la France et dans le travail de l'Insee. Il regrettait la marginalisation croissante du français comme langue de science et d'éducation, et cependant il était capable d'en maintenir l'indispensable vitalité du point de vue de la sociologie historique de la quantification, en s'engageant intensément sur le plan des idées et sur le plan de l'éducation, avec ses amis et ses collègues, dans son pays et à l'étranger.